

Hommage à Henri-Louis Miéville, le guide et l'ami

Autor(en): **Voelke, André**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **14 (1964)**

Heft 5

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380818>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

HOMMAGE À HENRI-LOUIS MIÉVILLE, le guide et l'ami

C'est un devoir redoutable que de rappeler la mémoire d'un homme qui a profondément marqué la vie de notre pays par ses écrits et sa parole, ses engagements et ses exigences. Devoir douloureux, pour l'un de ses élèves qui a le sentiment d'avoir perdu aussi bien le maître qui l'a éveillé à la philosophie et l'a si souvent guidé de ses conseils affectueux, qu'un ami dont l'accueil était toujours enrichissant et la présence toujours bienfaisante.

Ce que je voudrais évoquer avant tout, c'est cette amitié et cette présence. L'amitié d'Henri Miéville se jouait de l'écart creusé par les générations et, grâce à elle, grâce aux liens qu'elle tissait entre ceux qui se retrouvaient de temps en temps autour du philosophe, des jeunes gens au début de leur carrière pouvaient, sans cesser d'être eux-mêmes, converser avec des aînés riches d'expérience, sous l'oeil attentif d'un homme dont la vivacité d'esprit faisait oublier l'âge vénérable, au point que les plus jeunes de ses partenaires en venaient presque à le considérer comme un des leurs. C'était une amitié humaine et non celle d'un pur esprit. Sans doute Henri Miéville cherchait-il toujours à donner un tour philosophique à la discussion et n'aimait-il pas que l'on perdît son temps en bavardages. C'est ainsi que parfois, telle journée de juillet où les cerisiers de son jardin pliaient sous les fruits et où la chaleur invitait au délassement, telle soirée d'hiver où, malgré les rideaux tirés, le froid gagnait son petit bureau orienté au nord, engourdissant les esprits, il se montrait exigeant avec ses partenaires plus jeunes mais moins endurants : en ces occasions, son insistance à revenir au problème discuté avait quelque chose de si impérieux qu'il n'était pas possible de l'esquiver pour se laisser aller au simple plaisir de la conversation. Mais venait-il à pressentir chez les autres de réels soucis, avait-il vent des difficultés personnelles dans lesquelles certains se débattaient, il savait alors prendre le temps de conseiller, de rassurer, d'encourager, voire même de manifester par la plume une sollicitude toujours précieuse. Cette amitié savait faire crédit : démentant le proverbe, elle prêtait au pauvre. Dans les propos balbutiants de l'étudiant qui tentait de

répondre à ses questions incisives, Henri Miéville cherchait l'expression d'une position digne de son attention de philosophe rompu à toutes les subtilités, et dont il soupesait longuement la validité. Au profane qui lui soumettait gauchement son opinion, il faisait l'honneur de l'examiner sérieusement, d'en discuter patiemment le bien-fondé, d'en dégager la part de vérité, peut-être informulée, qu'elle recelait. Admirable capacité d'accueil, d'attention à autrui, où réside sans doute la clé de la confiance dont cet universitaire jouissait auprès des esprits les plus divers, même dans des milieux fort éloignés de l'université. Enfin l'amitié d'Henri Miéville était généreuse. Il n'excluait pas les partenaires dont les positions différaient des siennes. Mais il ne s'agissait jamais de complaisance, car il répugnait aux concessions qui auraient maintenu un semblant d'accord au détriment de la vérité. C'est pourquoi, s'il veillait à ne pas blesser, il ne craignait pas la discussion animée, le choc entre des idées opposées. Parfois même, devant des thèses qu'il jugeait inacceptables, son ton se faisait véhément et derrière la courtoisie affleurait l'indignation. C'est qu'il y allait de la vérité, et qu'il était lui-même un homme de vérité.

Mais sa consécration au vrai n'avait rien de la dévotion à une idole. Loin de rendre un culte à une vérité-moloch dévorant ses adorateurs, il ne cessait de proclamer que la vérité ne peut être honorée que par des personnes libres et responsables, assez courageuses pour la mettre à l'épreuve et accepter le risque de l'erreur inséparable de toute quête authentique du vrai. Son attachement à la vérité excluait donc tout dogmatisme et s'accompagnait d'un constant appel à la promotion de la personne, d'une vibrante invitation à penser librement. L'amour de la vérité ainsi comprise se retrouve dans tous les aspects de son activité, dans toutes les manifestations de sa personnalité. Plus que les traits de sa nature ou les influences qui l'ont modelé, c'est cet amour qui rend compte de tout ce qui nous frappait en lui : les scrupules qui le faisaient parfois si longtemps chercher la meilleure formulation de sa pensée aussi bien que le courage intrépide avec lequel il manifestait ses convictions, sa fidélité inébranlable aux exigences fondamentales de la pensée logique et son attachement à la grande tradition rationaliste aussi bien que son intérêt toujours en éveil pour les aventures philosophiques les plus audacieuses, intérêt qui l'amenait à prendre au sérieux, lui, le promoteur d'une philosophie de l'esprit, des penseurs aussi éloignés du spiritualisme que Nietzsche, Sartre et, tout récemment encore, Heidegger.

Tel il se montrait dans ses cours ou ses séminaires à l'université, tel dans les rencontres qu'il organisait chez lui, tel dans les séances du Groupe vaudois de philosophie, où il a tenu si longtemps une place

de premier plan. Faute de pouvoir rappeler ici tous les travaux qu'il a présentés devant ce groupe, je me bornerai à évoquer l'un des derniers, une étude datant de 1959 où tous les traits de sa personnalité ressortaient avec éclat : *La morale marxiste est-elle universalisable ?* C'était une étude fondée sur la méditation approfondie de textes nombreux et souvent peu connus : Henri Miéville n'était pas homme à travailler de seconde main. Cet exposé témoignait d'un désir sincère de comprendre la doctrine marxiste, d'un effort de sympathie assorti de refus sans équivoque, d'une réflexion aussi honnête que personnelle.

On se souviendra encore longtemps des interventions d'Henri Miéville en cours de discussion, de leur style si caractéristique. Il s'était longuement préparé à écouter l'exposé, il avait rassemblé toute une documentation sur le sujet à l'ordre du jour et arrivait à la séance avec une serviette bourrée de livres et de notes. De nouvelles notes prises au cours de la soirée venaient peu à peu gonfler le dossier. Quand il prenait la parole, il développait sa pensée en nuanciant, précisant, rectifiant par d'incessantes reprises une idée centrale qui attestait la perspicacité et la vigueur de son esprit, et terminait souvent son intervention par une interrogation qui semblait s'adresser à lui-même autant qu'à l'auditoire ou au conférencier. Certes on pouvait parfois être déconcerté en voyant les difficultés s'accumuler au lieu de se dénouer au fur et à mesure que le développement progressait, on pouvait même perdre pied momentanément, mais la présence vivante de cet homme cherchant la vérité de toutes ses forces, avec une ardeur restée juvénile, en imposait à l'auditeur le moins averti.

Maintenant qu'il nous a quittés, cet ami dont rayonnait une telle vie et qui s'était lui-même transformé en poète pour chanter la « volupté de vivre », allons-nous protester devant sa mort ? Certes nous déplorons de n'avoir su mieux l'écouter et l'interroger alors qu'il était encore là, nous ressentons cruellement son absence, nous nous associons à la douleur des siens, de ses enfants, de sa compagne qui nous a si souvent offert l'hospitalité de sa demeure, mais Henri Miéville lui-même proclamait que pour vivre pleinement il faut avoir la force de consentir à mourir et enseignait qu'il suffit d'avoir fait rayonner une étincelle d'intelligence, d'énergie ou d'amour pour se perpétuer dans ce rayonnement même. Aussi nous efforcerons-nous de lui offrir en hommage une intelligence plus éclairée, une énergie mieux trempée, un amour plus pur, et graverons-nous dans notre cœur le mot d'ordre qu'il nous a laissé, forgé dans cette belle langue allemande qu'il maîtrisait à la perfection :

*Ein festeres, ein rein'eres Wollen
Soll unser Totenopfer sein.*

ANDRÉ VOELKE.